"A TOI LA VIE SAUVAGE, A MOI LES LIMBES"

ETUDE SUR LA SIMPLIFICATION DANS LA LITTÉRATURE POUR LES ENFANTS

Cet article traite d'un aspect un peu particulier de discours simplifié : la littérature destinée aux enfants et ceci à travers un roman de Michel Tournier : Vendredi ou la Vie sauvage[1].

Ce roman a été choisi pour deux raisons :

- A côté de La Vie sauvage Michel Tournier a écrit une version du roman à l'usage des adultes Vendredi ou les Limbes du Pacifique[2].
- La Vie sauvage est une adaptation faite par l'auteur lui-même à partir des Limbes du Pacifique.

Pour les besoins de cette étude, Les Limbes vont être considérées comme représentant le degré zéro de simplification. L'objet de cet article n'est donc pas de situer La Vie sauvage après un examen minutieux de ses formes linguistiques sur un axe général "discours simple/discours complexe", mais bien plutôt de mesurer l'écart entre la version simplifiée et la version non marquée quant à la simplification.

C'est dans ce sens restreint que l'on parlera de simplification et que l'on tentera ici d'en caractériser certains aspects.

Pourtant, bien que la version pour adultes soit antérieure à celle pour enfants on pourrait considérer Les Limbes comme une complexification[3] d'un projet initial de l'auteur, projet qui aurait été repris quatre ans plus tard lors de la rédaction de La Vie sauvage. Cette déclaration de Michel Tournier nous y invite d'ailleurs. "Je soutiens que les formes littéraires les plus achevées sont celles qui sont directement accessibles aux enfants. Vendredi ou la Vie sauvage n'est pas à cet égard une version 'expurgée' des Limbes du Pacifique. C'est

plutôt cette dernière qui est additionnée d'explications à l'intention d'adultes 'mal-comprenants'".[4]

Ainsi, même si nous parlons de simplification, si nous considérons, pour les besoins de cet article, La Vie sauvage comme une version simplifiée, il n'en reste pas moins que nous nous trouvons devant un texte à part entière, achevé, dont par ailleurs la simplicité semble être pour Michel Tournier le résultat d'un aboutissement.

Notre hypothèse de départ sera de considérer qu'un certain nombre de qualités constitutives de l'identité "enfantine" des destinataires ont influencé dans le sens d'une simplification l'organisation de l'histoire et de ses thèmes. Nous parlerons pour l'instant de contraintes communicatives au sens large et intuitif du terme.

A la lecture des Limbes puis de La Vie sauvage il apparaît très vite que l'histoire et ses thèmes principaux se déroulent parallèlement dans les deux versions : le naufrage, puis la vie de Robinson sur l'île Speranza, les différentes étapes de la perte du sentiment d'appartenance à l'humanité de Robinson, ses tentatives pour reproduire le modèle d'organisation sociale qu'il connaît, l'arrivée de Vendredi, le conflit latent entre morale sociale et nature, l'intrusion de la civilisation, le refus du retour parmi les hommes, la disparition de Vendredi et enfin l'arrivée sur l'île de Dimanche (Jeudi dans Les Limbes) se succèdent de façon comparable dans La Vie Sauvage et dans Les Limbes.

Pourtant un certain nombre de thèmes des Limbes sont abandonnés dans La Vie sauvage : les thèmes de la sexualité, du désir notamment. Cet abandon peut s'expliquer en faisant référence à la représentation que les enfants se font d'une vie de naufragé sur une île déserte, représentation dans laquelle l'absence de l'autre est source de souffrance en tant qu'elle

signifie solitude mais non en tant qu'elle signifie chasteté. Ce qui est pertinent pour un adulte ne l'est pas toujours pour un enfant : la simplification de l'histoire par l'abandon d'un certain nombre de thèmes notamment, résulte d'un ajustement à l'image que l'auteur se fait de l'enfant-destinataire. Au-delà de l'aspect littéraire de notre corpus, nous considérerons ainsi que ce que l'on pourrait appeler intuitivement des "simplifications de contenu" répondent de fait à des contraintes communicatives relevant d'une condition de pertinence, elle-même constitutive de l'acceptabilité interactionnelle du récit.[5] Un élément est commun aux Limbes et à La Vie sauvage mais est traité par l'auteur d'une manière différente dans les deux versions, la tenue par Robinson d'un journal (log-book): évoqué dans La Vie sauvage, le journal de Robinson est reproduit dans Les Limbes. Au-delà des simplifications par réductions thématiques cette différence de traitement d'un même thème dans les deux versions va nous permettre de nous intéresser aux dispositifs d'énonciation des deux oeuvres et de tenter de caractériser des simplifications plus proprement linguistiques.

Dans Les Limbes comme dans La Vie sauvage le récit est assuré par un narrateur. Mais dans Les Limbes - à travers notamment le journal que tient Robinson - le discours du narrateur est doublé par un discours du 'je'. Ce paradigme énonciatif à deux termes fonctionne de manière explicite quand - à la suite de la narration d'une aventure de Robinson - celui-ci prend lui-même la parole pour commenter. Ces prises de parole du 'je' sont marquées (texte en retrait et titres "log-book" ou "scolie" pour les commentaires sur les articles de la charte et du code pénal de l'île).

Les Limbes, p. 71-72

ARTICLE II. — *Les habitants de l'île sont tenus, pour autant qu'ils pensent, de le faire à haute et intelligible voix.*

Scolie. — *Perdre la faculté de la parole par défaut d'usage est l'une des plus humiliantes calamités qui me menacent. Déjà j'éprouve, quand je tente de discourir à haute voix, un certain embarras de langue, comme après un excès de vin. Il importe donc désormais que le discours intérieur que nous nous tenons aussi longtemps que nous demeurons conscients parvienne jusqu'à mes lèvres pour les modeler sans cesse. C'est d'ailleurs sa pente naturelle, et il faut une particulière vigilance de l'attention pour le retenir avant qu'il ne s'exprime, comme le montre l'exemple des enfants, et des vieillards qui parlent seuls par faiblesse d'esprit.*

La Vie sauvage, p. 38

Article 2 : Les habitants de l'île sont tenus de penser à haute voix.

(En effet, parce qu'il n'avait personne à qui parler, Robinson craignait de perdre l'usage de la parole. Déjà il éprouvait quand il voulait parler un embarras de la langue, comme s'il avait bu un peu trop de vin. Désormais il avait l'obligation de parler sans arrêt, aux arbres, aux pierres, aux nuages, mais bien entendu aussi aux chèvres et à Tenn.)

Le dispositif d'énonciation des Limbes est donc relativement complexe : nous considérerons en suivant Ducrot[6] qu'il est polyphonique. Le narrateur[7] tient un discours dont il est le responsable prétendu c'est-à-dire désigné par la représentation que le roman donne de son énonciation. Mais cette énonciation est le support d'actes que le narrateur peut ne pas prendre sous sa responsabilité. Il peut signaler dans son énonciation la superposition de plusieurs voix, de plusieurs énonciateurs.

Dans Les Limbes, la superposition des voix s'organise au niveau macropropositionnel en tant qu'elle est établie dans le texte : le narrateur met en scène un deuxième énonciateur, 'je', en matérialisant son statut narratif et lui ménage ainsi un espace de discours autonome.

La tenue d'un journal permet à Robinson de s'instituer comme première personne malgré l'absence d'interlocuteur. Elle est symbole de son appartenance au monde des humains, capables de structurer leur pensée à travers le langage. Le journal prend ainsi en charge la conservation de l'expression de la réflexion et le dialogue de Robinson avec son passé. Ainsi le discours du 'je' ouvre cet espace de représentation subjective dont 'je' est l'ancrage.[8]

Dans La Vie sauvage le journal de Robinson s'il est évoqué n'est jamais représenté.

Les Limbes, p. 44-45

Il se hâta alors de tailler convenablement une plume de vautour, et il pensa pleurer de joie en traçant ses premiers mots sur une feuille de papier. Il lui semblait soudain s'être à demi arraché à l'abîme de bestialité où il avait sombré et faire sa rentrée dans le monde de l'esprit en accomplissant cet acte sacré : écrire. Dès lors il ouvrit presque chaque jour son *log-book* pour y consigner, non les événements petits et grands de sa vie matérielle — il n'en avait cure —, mais ses méditations, l'évolution de sa vie intérieure, ou encore les souvenirs qui lui revenaient de son passé et les réflexions qu'ils lui inspiraient.

Log-book. — La solitude n'est pas une situation immuable où je me trouverais plongé depuis le naufrage de la *Virginie*. C'est un milieu corrosif qui agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. p. 52

La Vie sauvage, p. 31

Il se hâta de tailler une plume de vautour, et il put sans attendre tracer ses premiers mots sur une feuille de papier. Il décida alors d'écrire chaque jour dans le livre le plus gros les faits principaux qui lui seraient arrivés. Sur la première page du livre, il dressa la carte géographique de l'île et il inscrivit au-dessous le nom qu'il venait de lui donner : Speranza, ce qui veut dire l'*espérance*, car il était décidé à ne plus jamais se laisser aller au désespoir.

Parmi les animaux de l'île, les plus utiles seraient à coup sûr les chèvres et les chevreaux qui s'y trouvaient en grand nombre, pourvu qu'il parvienne à les domestiquer.

Le dispositif énonciatif de La Vie sauvage n'est pas polyphonique : si le narrateur y donne la parole à une première personne, celle-ci est confinée au dialogue avec une deuxième personne. Alors que dans Les Limbes il y a doublage du discours du narrateur par celui du 'je', dans La Vie sauvage Robinson est cité et prend ainsi la place du narrateur le temps de cette citation directe.

Cette suppression de la polyphonie dans La Vie sauvage est une simplification de l'appareil énonciatif qui nous apparaît comme centrale. Elle soustend un grand nombre d'autres simplifications dont la réduction de toute la réflexion qui constitue le contenu du journal dans Les Limbes. Mais au-delà, elle restreint l'espace de représentation subjective ouvert par le discours du 'je' dans son journal. Il serait exagéré de prétendre que l'histoire nous est présentée, dans La Vie sauvage, du point de vue unique du narrateur puisque le style indirect libre nous ouvre des fenêtres sur la vision qu'a Robinson

des évènements mais il n'en reste pas moins que l'alternance des points de vue n'est qu'occasionnelle : une certaine "objectivité" préside au récit de La Vie sauvage. Robinson y agit plus qu'il n'y pense.[9]

Ce centrage de La Vie sauvage sur l'action soustend une simplification en tant qu'il permet de supprimer un relais dans la vision en intégrant le propre point de vue de Robinson dans celui du narrateur.

Une étude du passage suivant devrait nous permettre de mentionner sans entrer dans les détails quelques conséquences lexicales et syntaxiques de cette simplification.

Les Limbes, p. 16-17

Peu à peu la forêt s'épaissit. Aux épineux succédèrent des lauriers odoriférants, des cèdres rouges, des pins. Les troncs des arbres morts et pourrissants formaient un tel amoncellement que Robinson tantôt rampait dans des tunnels végétaux, tantôt marchait à plusieurs mètres du sol, comme sur des passerelles naturelles. L'enchevêtrement des lianes et des rameaux l'entourait comme d'un filet gigantesque. Dans le silence écrasant de la forêt, le bruit qu'il faisait en progressant éclatait avec des échos effrayants. Non seulement il n'y avait pas la moindre trace humaine, mais les animaux eux-mêmes semblaient absents de ces cathédrales de verdure qui se succédaient devant ses pas. Aussi songea-t-il à une souche à peine plus bizarre que d'autres lorsqu'il distingua, à une centaine de pas, une silhouette immobile qui ressemblait à celle d'un mouton ou d'un gros chevreuil. Mais peu à peu l'objet se transforma dans la pénombre verte en une sorte de bouc sauvage, au poil très long. La tête haute, les oreilles dardées en avant, il le regardait approcher, figé dans une immobilité minérale. Robinson eut un frisson de peur superstitieuse en songeant qu'il allait falloir côtoyer cette bête insolite, à moins de faire demi-tour. Lâchant sa canne trop légère, il ramassa une souche noire et noueuse, assez lourde pour briser l'élan du bouc s'il venait à charger.

Il s'arrêta à deux pas de l'animal. Dans la masse du poil, un grand œil vert fixait sur lui une pupille ovale et sombre. Robinson se rappela que la plupart des quadrupèdes, par la position de leurs yeux, ne peuvent fixer un objet que de façon en quelque sorte borgne, et qu'un taureau qui charge ne voit rien de l'adversaire sur lequel il fonce. De la grosse statue de poil qui obstruait le sentier sortit un ricanement de ventriloque. Sa peur s'ajoutant à son extrême fatigue, une colère soudaine envahit Robinson. Il leva son gourdin et l'abattit de toutes ses forces entre les cornes du bouc. Il y eut un craquement sourd, la bête tomba sur les genoux, puis bascula sur le flanc. C'était le premier être vivant que Robinson avait

La Vie sauvage, p. 13-14

Les troncs des arbres abattus formaient avec les taillis et les lianes qui pendaient des hautes branches un enchevêtrement difficile à percer, et souvent Robinson devait ramper à quatre pattes pour pouvoir avancer. Il n'y avait pas un bruit, et aucun animal ne se montrait. Aussi Robinson fut-il bien étonné en apercevant à une centaine de pas la silhouette d'un bouc sauvage au poil très long qui se dressait immobile, et qui paraissait l'observer. Lâchant sa canne trop légère, Robinson ramassa une grosse souche qui pourrait lui servir de massue. Quand il arriva à proximité du bouc, l'animal baissa la tête et grogna sourdement. Robinson crut qu'il allait foncer sur lui. Il leva sa massue et l'abattit de toutes ses forces entre les cornes du bouc. La bête tomba sur les genoux, puis bascula sur le flanc.

En comparant les informations données par les deux versions, il apparaît que sont supprimées ou réduites dans La Vie sauvage d'une part les descriptions de la forêt, de la progression difficile de Robinson, de l'animal, de l'état d'esprit de Robinson (colère, peur), de la mort du bouc; d'autre part, les suppositions sur l'identification de ce qui est vu (par comparaison:"cathédrale de verdure") ou sur les comportements envisageables (faire demi-tour).

Or, raccourcir les descriptions permet de supprimer des phrases (telles par ex.: la deuxième de notre extrait) dont la complexité réside dans le lexique. Et supprimer des suppositions soustend des simplifications syntaxiques telles que le remplacement de "... il ramassa une souche noire et noueuse, assez lourde pour briser l'élan du bouc s'il venait à charger." par "Robinson ramassa une grosse souche qui pourrait lui servir de massue".

Sur le plan du rythme du récit, l'action devient ainsi centrale dans La Vie sauvage : la suppression des suppositions la privilégie et la réduction des descriptions l'accélère. Une simplification énonciative telle que la suppression de la polyphonie, par la réduction des points de vue qu'elle implique, soustend donc les simplifications lexicales et syntaxiques. A ce titre elle est une archi-simplification en ce sens qu'elle constitue un fondement commun à tous les autres types de simplification décrits ici : en supprimant la polyphonie, on réduit l'espace de représentation subjective de Robinson, on en fait une troisième personne, on le réduit à la série de ses actes; ces opérations constituent l'ensemble des simplifications décrites ici.

D'autre part, la suppression de la polyphonie semble relever d'un ajustement aux compétences linguistiques présumées des enfants.

Il semble effectivement que les enfants ne parviennent que tardivement à décoder les énoncés polyphoniques.

Leur compétence ne leur permettrait pas d'interpréter correctement des énoncés qui, imputés à un locuteur, feraient entendre une autre voix exprimant un autre point de vue. On pourrait expliquer par ce "défaut de compétence" l'aversion des enfants pour l'ironie : en effet on est ironique en faisant entendre dans son énoncé une voix dont on ne peut pas être jugé l'auteur. Cette dissociation entre le locuteur à qui l'énoncé est imputé et l'énonciateur à qui sont imputés les actes de langage accomplis à l'intérieur de l'énoncé ne serait pas perceptible à un enfant.

Un enfant postulerait toujours une sorte d'unicité du sujet parlant. Or les langues naturelles de la reproduction du discours d'autrui (discours direct, indirect, style indirect libre) jusqu'à l'intégration d'unités pourvues d'un énonciateur distinct de soi-même dans son propre discours, offrent au locuteur une multitude de possibilités, dont toutes ne remettent pas en cause le postulat d'unicité du sujet parlant, pour mettre en scène un énonciateur.

La maîtrise de ces possibilités dépend de celle de la déixis. Or on a abondamment montré dans les études sur l'acquisition que la maîtrise de la déixis était difficile et n'intervenait que tardivement.[10] Corollairement les études menées sur la manière dont les adultes s'adressent aux enfants ont montré que les pronoms de première et de deuxième personnes sont souvent neutralisés au profit de la troisième.[11]

La maîtrise de ces différentes possibilités passe aussi par l'acquisition de la dichotomie entre emploi et mention d'une expression en premier lieu puis à celle des formes intermédiaires entre ces deux termes.[12] En effet le discours rapporté en style direct est une mention; cette dernière interviendrait ainsi dans le phénomène de la polyphonie.

A notre sens, nous aurions-là des pré-requis à la maîtrise de la polyphonie et il serait intéressant d'étudier cette hypothèse.

La simplification énonciative que Michel Tournier a opérée dans La Vie sauvage semble aller dans ce sens.

Par ailleurs, on trouve dans La Vie sauvage deux épisodes qui comportent une réflexion sur l'ancrage des pronoms de première et deuxième personnes.

Le premier est celui de l'échange de personnalité entre Robinson et Vendredi : Robinson devenant Vendredi en lui empruntant son pagne et sa langue araucan et Vendredi Robinson grâce à la culotte de ce dernier et à ses longues phrases en anglais. Ainsi déguisés ils rejouent des scènes de leur passé commun.

Cet épisode existe dans Les Limbes et a été repris presque mot pour mot par Tournier dans La Vie sauvage.

Le deuxième fragment, celui des perroquets, suit le premier. L'île de Speranza est envahie par des perroquets qui, en répétant tout ce qu'ils entendent, rendent la communication entre les deux héros impossible de par le bruit et ridicule de par la caricature de communication que représente cette répétition mécanique des signifiants. Vendredi et Robinson mettent alors au point un langage signé[13] qui est expliqué par deux pages d'illustrations.

Ainsi, dans la première aventure, le locuteur de 'je' peut énoncer ses propres paroles ou celles de son compagnon par le jeu du déguisement. Le déguisement est une marque simple; elle manifeste un mécanisme qui annonce la polyphonie. Dans la seconde aventure il y a reprise in extenso du discours par un locuteur-perroquet s'énonçant comme 'je' à la place de 'je' sans pour autant assumer la responsabilité de l'acte de langage effectué. Nous touchons ici à une sorte de mise en scène des conditions d'énonciation de l'ironie.

Ce deuxième épisode ne figure pas dans Les Limbes. Il est en effet le seul que Michel Tournier ait, non pas adapté, mais créé pour La Vie sauvage. Que cet épisode soit justement celui qui comporte une réflexion sur la différence entre locuteur et énonciateur a, à nos yeux, une valeur particulière : nous considérerons que Michel Tournier entraîne ses lecteurs sur la route de la polyphonie ... dans la direction des Limbes.

Université de Neuchâtel
Institut de linguistique
CH 2000 Neuchâtel

Thérèse Béguin

Notes

1. Michel Tournier, 1971, Vendredi ou la Vie sauvage, Gallimard, 151 p.
2. Michel Tournier, 1967, Vendredi ou les Limbes du Pacifique, Gallimard, 254 p.
3. S.P. Corder (1980) propose de renoncer à caractériser les propriétés des langages simplifiés avec un vocabulaire comparatif qui impliquerait explicitement ou implicitement que ce qui est naturel est un système complexe, et qui réduirait les langages simplifiés à des simplifications d'un système complexe. Son idée de voir dans les systèmes qui sous-tendent les discours simples des systèmes susceptibles d'être complexifiés sera particulièrement pertinente ici : nous maintiendrons le terme de simplification puisque nous tentons de caractériser une version pour enfants par rapport à une version pour adultes. Il reste bien entendu que le terme de simplification n'est connoté d'aucun jugement de valeur négatif.
4. Cité d'après Francis Yaiche (1981) Vendredi ou la Vie sauvage de Michel Tournier, Lectoguide 1, Editions pédagogie moderne.
5. J.-M. Adam (1984) range sous l'acceptabilité interactionnelle la valeur, l'intérêt, l'à-propos et la pertinence.
6. Cf. O. Ducrot (1982).
7. Nous admettrons que l'on peut confondre ici en une même notion narrateur et locuteur. Le narrateur, comme le locuteur est source de l'énoncé. Au contraire de l'auteur, il n'existe pas empiriquement.

8. Les espaces de représentation subjective sont également aménagés par l'emploi du style indirect libre qui est employé aussi dans La Vie sauvage.
9. Il serait faux néanmoins de considérer que la réflexion est absente de La Vie sauvage. Elle s'exprime à travers le style indirect libre ou est le fait du narrateur :

Les Limbes, p. 60-61	La Vie sauvage, p. 34
Log-book. — Je me faisais une fête de ce premier pain qui sortirait de la terre de Speranza, de mon four, de mes mains. Ce sera pour plus tard. Plus tard... Que de promesses dans ces deux simples mots!..... J'obéirai désormais à la règle suivante : toute production est création, et donc bonne. Toute consommation est destruction, et donc mauvaise. En vérité ma situation ici est assez semblable à celle de mes compatriotes qui débarquent chaque jour par navires entiers sur les côtes du Nouveau Monde. Eux aussi doivent se plier à une morale de l'accumulation. Pour eux aussi perdre son temps est un crime, thésauriser du temps est la vertu cardinale. Thésauriser!	C'est alors qu'il prit soudain la décision de ne pas faire encore de pain et de consacrer toute sa récolte au prochain ensemencement de ses terres. En se privant ainsi de pain, il croyait accomplir un acte méritoire et raisonnable. En réalité, il obéissait à un nouveau penchant, l'*avarice*, qui allait lui faire beaucoup de mal.

10. Cf. E.V. Clark (1979)
11. Cf. D.D. Wills (1977)
12. Nous devons à D. Sperber et D. Wilson (1978) l'idée que l'étude de l'acquisition de la dichotomie entre mention et emploi d'une expression serait un point de départ intéressant à l'étude de l'acquisition de la polyphonie. L'acquisition de cette dichotomie paraît être effectivement un problème difficile pour l'enfant : à preuve l'exemple suivant (dialogue entre un adulte et un enfant de 5 ans diffusé par RSR I le 9 septembre 1985):
    A: Tu peux me le dire en allemand ?
    E: Wie geht's
    A: Bien merci, mais je ne sais pas le dire en allemand
    E: Gut
    A: Seulement gut, et si je veux te demander comment tu vas ?
    E: Ça va, merci.
13. Cet épisode est illustré dans La Vie sauvage de deux dessins qui montrent deux bouches - une blanche et une noire - face à face prononçant un seul "je suis Robinson" pour le premier et "je suis Vendredi" pour le second.

Bibliographie

ADAM, J.M. (1984): Le Récit, Paris, PUF.

BANFIELD, A. (1973): "Narrative Style and the Grammar of Direct and Indirect Speech", Foundations of Language 10, 1-39.

CLARK, E.V., C.J. SENGUL (1979): "Strategies in the Acquisition of Deixis", in: CLARK, E.V. The ontogenesis of meaning, Wiesbaden, Athenaion, 184-205.

CORDER, S.P. (1980): "'Simple Codes' and the source of the second language learner's initial heuristic hypothesis", Studies in second language acquisition 1, 1-10.

DUCROT, O. (1982): "La notion de sujet parlant", Recherches sur la philosophie et le langage 2, 65-93.

SPERBER, D., D. WILSON (1978):"Les ironies comme mentions", Poétique 36, 399-412.

WILLS, D.D. (1977): "Participant deixis in English and baby talk", in: SNOW, C.E., C.A. FERGUSON, Talking to Children, Cambridge, Cambridge University Press, 271-295.